

**Note sur *Actualité du fantasme dans la psychanalyse*,
de Jean-Jacques Tyszler, Paris, Stilus, 2019**

La voix calme, l'attention à l'auditoire (dont les membres sont souvent salués individuellement et affectueusement avant qu'il ne prenne la parole) et qui prend la forme si précieuse d'une écoute *de l'écoute* même qu'on lui accorde, les temps d'arrêt pour interpellier après une formule dense et ramassée et qui laisse, qui laisse vraiment le temps pour comprendre, et puis, ponctuellement et toujours avec une dose de pudeur, ces accélérations où l'engagement analytique se met davantage à nu, et où Jean-Jacques Tyszler dit pourquoi, lui, il dit et fait ceci ou cela dans telle ou telle situation éminemment contingente et même dangereuse, toutes celles et tous ceux qui ont assisté à son séminaire, à ses présentations de malades, mais aussi aux « réunions de crise » des derniers mois, les reconnaîtront, presque comme des sceaux authentifiants de sa longue expérience et de sa réflexion, dans ce bref livre sur le fantasme paru l'an dernier dans la collection « Nouages », chez Stilus.

Trois choses m'y frappent, sans qu'on ait plus à mentionner l'ancienneté de la réflexion de Jean-Jacques Tyszler sur le fantasme. Il y a plus de dix ans, déjà, par exemple, il se demandait ce qui s'était passé chez Lacan quand l'accent théorique avait, semble-t-il, soudain basculé d'une problématique du fantasme, c'est-à-dire de la coupure, à une problématique du nœud borroméen, c'est-à-dire du coïncement. Ces préoccupations paraissent ne l'avoir jamais abandonné. Et même dans ce récent travail, cette façon de diviser en deux le parcours de Lacan, c'est-à-dire en deux manières de mettre cliniquement en batterie la notion d'objet (a), continuent à résonner. Et s'il y avait plus de nœuds qu'on ne croit dans le fantasme, c'est-à-dire s'il était lui aussi une manière de « serrer » l'objet, et d'éviter, si j'ose dire, de s'en délester, ou de s'en faire délester ? Et s'il y avait plus de disjonction et de conjonction qu'on ne soupçonne à l'œuvre dans le nœud borroméen, de « tiraillements », peut-être, c'est-à-dire d'enseignement à en tirer pour l'idée-force de séparation ?

Supposons, à l'arrière-plan, des questions de ce genre, et ouvrons alors *Actualité du fantasme dans la psychanalyse*. Tout de suite, le lecteur sourit. Car il n'y a pas à fouiller bien loin sur les tables des libraires qui vendent encore notre littérature professionnelle pour faire un constat simple : rien de plus *inactuel* que le fantasme en psychanalyse. L'actualité psychanalytique, au contraire, c'est celle du traumatisme. Il y a donc une note de provocation essentielle, incontournable pour aborder le travail de Jean-Jacques Tyszler, à rappeler ceci que parler des femmes, ou des enfants en très grande souffrance des institutions pédopsychiatriques, ou des réfugiés et des enfants de « l'exil » en termes de fantasme, et non de traumatisme, c'est s'exposer à une incompréhension profonde. C'est prêter le flanc à l'accusation d'insensibilité aux catastrophes sociales et historiques contemporaines ; et c'est risquer de se voir accuser de projeter une conception, disons viennoise, de la névrose sur les conditions subjectives et des malheurs qui n'ont désormais plus rien à voir. D'un autre côté, et c'est l'ampleur du défi relevé par Jean-Jacques Tyszler, si la psychanalyse se fait dicter non seulement sa clinique mais aussi sa métapsychologie par une théorie de plus en plus vaste et proliférante du traumatisme, alors elle n'est plus rien qu'un comportementalisme mou. Car nous ne serions plus, subjectivement, que des *réponses* douloureuses et pathétiques au Mal, nous ne serions plus assujettis qu'aux coups du réel, « battus », mais juste par lui, et ce qui serait perdu par là, c'est la possibilité pour ce sujet d'opérer un certain type de choix, de poser des actes, et donc, pour dire le mot, sa dignité éthique. Cela même, paradoxalement, qu'on voulait sauver à force de démonstrations d'empathie ! Et, c'est sûr, le fantasme de mon prochain peut me faire horreur, ou bien exciter, j'aurai plus de mal à avoir pour lui de l'empathie si je l'aborde par ce côté...

C'est le premier trait frappant du livre : l'insistance sur la dimension sexuelle du fantasme, par contraste avec toutes les facilités que permet un usage généralisé et informe du traumatisme. Comment ne pas être d'accord ? Quel collègue à qui l'on demande des supervisions n'est pas aujourd'hui obligé, et parfois de façon un peu rugueuse, de mettre les points sur les i en rappelant que les questions franches sur la sexualité, y compris celles qui ont l'air, au jugement des contemporains, les plus crues, sont cliniquement incontournables avec les adultes comme avec les enfants et les adolescents ? La timidité à l'égard des théories sexuelles infantiles s'est généralisée chez les praticiens. Un facteur qui compte beaucoup à cet égard, c'est que le traumatisme est devenu un « idiome de détresse », le langage, et même la grammaire de la douleur morale, dans lequel on peut dire qu'on va mal, en étant assuré qu'on

est entendu (comme se dire « dépressif », « dépendant », etc., alors que le mal du sujet est autre). Remettre le paquet sur le fantasme, adopter un recul critique et salutaire à l'égard du discours social du trauma, c'est donc, en un sens, pratiquer de nouveau l'opération fondamentale qui consistait à séparer névrose actuelle et névrose de transfert – voire à démembrer, aujourd'hui, ce qui était autrefois l'obstacle à la psychanalyse, la vaste entité neurasthénique. Bref, c'est problématiser à nouveau ce qui rend tout confus, le mélange entre un discours social tout à fait impersonnel et l'invocation d'une réalité terrible. Comment dès lors ne pas rejoindre Jean-Jacques Tyszler, quand il constate que, du coup, le traumatisme devient sur un mode *déficitaire* la médiation à travers laquelle on peut parler de la sexualité chez les enfants et les adolescents ? Et cela, dans les comptes rendus des soins, et dans les réflexions théoriques des psychanalystes de toutes obédiences. Je suis, comme lui, las de ces travaux où pour masquer qu'on a lâché le fantasme, on saupoudre de références à la pulsion de mort les catastrophes sexuelles de l'adolescence. Comme si la libido à la fois allait de soi, et ne pouvait pas donner bien loin. D'où le poids que prend dans *Actualité du fantasme* le rappel qu'il y a de ces jeunes patients, réellement traumatisés, mais qui sont parfaitement capables d'articuler quelque chose d'érotique, de fantasmatique, de sexuel – et qu'on passe bien souvent à côté, pour le plus grand dommage des intéressés.

J'ai eu la chance de travailler, il y a quelques années, sur l'histoire de ce qu'on appelle les « idiomes de détresse » (dépression, addictions, traumatisme, etc., ou la neurasthénie, à l'époque de Freud), et qui ne sont pas de vraies catégories nosographiques, mais les moyens d'interpeller autrui en faisant valoir la légitimité sociale et morale de la souffrance. La contamination de la psychanalyse par cet air du temps traumatique est un signe de crise intellectuelle de la discipline. Car elle redevient poreuse, dans ses concepts et ses raisonnements, aux idées sociales (qui sont tout sauf des idées sociologiques). Mais si l'histoire est une petite de belle chose, on peut lui préférer un sursaut interne à la psychanalyse, une *réinstitution* du tranchant son propos qui remet, comme au commencement freudien, le fantasme au premier plan.

D'où ma seconde remarque. Je suis frappé par *l'usage* tyszlerien des concepts lacaniens. Parce que c'est qui, selon le fameux adage de Wittgenstein (le sens, c'est l'usage) en fixe, avec leurs conditions de pertinence, leurs effets en pratique, le véritable contenu. La force qu'il leur reconnaît est *essentiellement* lié à des circonstances cliniques. Ce qui s'évanouit, c'est l'aspect « déductif » du structuralisme lacanien, la façon dont la logique du signifiant, ou des nœuds, permettait de faire le tri entre les bonnes et les mauvaises catégories, et fonctionnait *de facto* comme un métadiscours (voire une métaphysique de la condition du sujet moderne). Et puis ensuite, on « appliquait » ces catégories à la clinique, en brandissant, pour effrayer les sceptiques, la menace de la bêtise et de l'ignorance, voire du « défaut d'éthique ». Lacan sert à Jean-Jacques Tyszler à introduire un degré supplémentaire de finesse dans la description des phénomènes, et non à déduire l'existence des phénomènes de je ne sais quel « déclin du nom du père » réifié et hypostasié comme un processus métahistorique plus ou moins tragique. Ce que dit *Actualité du fantasme* du recours au trait d'identification comme issue à la problématique du deuil, et qui est un moment lumineux du livre, mérite une mention spéciale, à cet égard. Ce n'est plus une théorie de la structure et du sujet qui flotterait au-dessus des pratiques, et qui commanderait *a priori* laquelle est la bonne, voire la plus orthodoxe, et laquelle est au contraire la mauvaise. Le sens de toutes ces notions dépend de la manière dont elles sont mises en œuvre à bon escient. J'en ai ressenti beaucoup de soulagement. Car c'est mettre Lacan à *disposition*, au lieu d'exiger des actes de foi dans toute une conception de l'homme que les concepts de Lacan, et sa rhétorique de moraliste, véhiculent par ailleurs incontestablement.

En même temps, il y a un danger, que perçoit Jean-Jacques Tyszler à mesure même que se révèlent toujours mieux l'enracinement concret de son propos, tant dans la clinique que dans son expérience institutionnelle auprès des enfants. Ce danger n'est pas très facile à caractériser. Disons qu'au fond, quand il évoque ces nouvelles formes de « névroses » qui relèveraient, censément, de ces pathologies sociales du monde postmoderne sur lesquels des flots d'encre ont coulé, et qu'il suggère de les appeler « névroses *a* », je ne suis pas du tout sûr que les concepts de Lacan soient encore vraiment pertinents pour les décrire. Car s'il faut étendre à *ce point* les acceptions de l'objet *a*, cela donne plutôt l'impression qu'on se cramponne à la notion, laquelle peut bien servir de point de départ pour de nouvelles explorations, mais à un coût manifeste : les situations décrites ont plus un « air de famille », une vague

ressemblance, mais pas de véritable puissance heuristique, et encore moins *démonstrative* de la pertinence de la notion originaire d'objet *a*. Par exemple, on perd, avec l'idée de « névrose *a* », cette capacité synthétique, mais aussi clarificatrice et critique que la notion proposée par Lacan apporte dans la clinique psychiatrique classique. Lisant *Actualité du fantasme*, j'ai plutôt eu l'impression que ce dont nous avons besoin devant les évolutions des mœurs, ça n'est pas de *significations supplémentaires* pour les grandes catégories léguées par Lacan (même si ces significations sont appelés par des nouveaux usages), ce qui risque de les diluer et les rendre plus indéterminées, mais d'une *inventivité lacanienne* qui fournisse des catégories inédites pour concevoir les processus sociaux et psychiques en cours.

Ma troisième observation en procède. La réflexion des psychanalystes s'est aujourd'hui inexorablement détachée de son milieu scientifique de référence, celui dont Lacan est parti dès les années 1930, et qu'il n'a jamais lâché jusqu'à la fin : les sciences sociales. Pour travailler au cœur de ces débats, je suis médusé par l'indifférence et l'ignorance complète des sciences sociales françaises (en Allemagne, la « théorie critique » voyait les choses de façon différente) à l'égard de la psychanalyse, qui le leur rend bien. Ce Jean-Jacques Tyszler repères sur les travaux contemporains portant sur le genre et la sexualité est en réalité omniprésent. Or cette ignorance réciproque produit des *monstres* épistémologiques et, à mon avis, la « nouvelle économie psychique » popularisée par Charles Melman et Jean-Pierre Lebrun en est un des plus singuliers. Jean-Jacques Tyszler est infiniment moins sévère que moi, à cet égard. Il n'en reste pas moins qu'on trouvera parfois l'auteur voué à un balancement acrobatique. D'un côté, il se demande comment il est possible qu'un certain nombre de psychanalystes contemporains lâchent l'affaire du côté sexuel, par exemple avec la montée en puissance du phénomène intrigant des « asexuels ». De l'autre, tout son exposé conteste l'interprétation standard, dans un certain milieu lacanien, de la « perversion généralisée » du monde néolibéral (interprétation qui est objectivement réactionnaire, quels que soit les dénis dont on enveloppe cette idée). Non, il n'y a pas de psychologie collective à l'ancienne, qui parlerait du sujet en général, plaquant des généralités qui relèvent au mieux de la statistique sexologique sur les vicissitudes de la libido de nos proches et, ne l'oublions pas, de nos enfants qui nous lisent et qui n'en pensent pas moins. Les propos de Jean-Jacques Tyszler sur la bisexualité, ou le libertinage, paraissent à cet égard frappés au coin du bon sens : non, tous ces gens ne sont ni des pervers, ni des psychotiques, ni des « mutants » de l'ordre symbolique à la papa. Et les impasses qui les frappent ni plus ni moins que les névrosés viennois, impasses qui, aux yeux de l'auteur, justifient notamment la proposition d'une « névrose *a* », exige des psychanalystes ni dramatisation, ni pessimisme sociétal, ni lamentations sur le déclin du (bon vieux ?) sujet analysable, ni même pessimisme thérapeutique.

Le problème n'est pas seulement des lectures des psychanalystes (ce que Jean-Jacques Tyszler cherche chez tel ou telle sociologue, comme Janine Mossuz-Lavau, ou parfois chez un essayiste à la mode). Le problème, le grave problème, c'est ce qui pourrait permettre psychanalystes de *sélectionner ce qui est véritablement pertinent* pour la psychanalyse aujourd'hui dans les contributions si contradictoires de sciences sociales, de sciences du langage, de sciences politiques et d'histoire. La pierre de touche de la qualité de cette sélection, ce serait précisément d'*influencer* sur la collecte des données, leur interprétation, sur leur mise en perspective, etc., jusqu'à rendre enfin à la psychanalyse, avec ce qu'elle apporte d'observations singulières sur la condition contemporaine, un véritable crédit dans le champ des sciences humaines et sociales. Jusqu'à un certain moment, en gros le début des années 1970, Lacan a réussi à tenir ce fil. Il s'est cassé (ce n'est pas le lieu de dire pourquoi). Et comme il s'est cassé, « social » a fini par devenir absolument n'importe quoi sous la plume de psychanalystes dont il n'y a pas lieu de mettre en cause la culture ou l'engagement – jusqu'à l'invention de cette sainte forgerie « lacanienne » selon laquelle « l'inconscient c'est le social », idée qui aurait fait horreur à Lacan. En refermant le livre de Jean-Jacques Tyszler, on se dit qu'un des fragments de ce fil à renouer est là : dans quelque chose qu'on ose à peine qualifier de modeste, mais qui ne recule pas à assumer une dimension de témoignage situé, autrement dit porté à partir des lieux précis où la clinique est portée à la limite de sa pertinence par la violence de l'époque. En un mot, dans ce qu'abrite une voix.

Pierre-Henri Castel

pierrehenri.castel@free.fr